

Sûre moi ?

Anne Joos

« Nous sommes condamnés à investir... »

P. Aulagnier¹,

« Étrange et inquiétant, lorsque vacillent
les mères, les seules à se tenir encore
entre nous et la délivrance/la mort/. »

S. Freud, *Lettre à Fliess*, 3-7-1899

Une jeune femme m'est adressée. Elle vient en hâte au premier rendez-vous, m'ayant pressée de lui trouver cette disponibilité. Je la reçois dans un état de grande angoisse. Elle semble affolée.² Elle me dit qu'elle a un enfant mais qu'elle n'y arrive pas, qu'elle ne sait pas comment s'y prendre avec lui. Voilà en quelques mots ce qu'elle dépose en vrac. Puis tout de suite après, elle interroge : « Est-ce une dépression ? Qu'est-ce que j'ai ? »

1. P. Aulagnier, in *Condamnés à investir*, *Nouvelle revue de psychanalyse*, T. 25, Printemps 1982, p. 309-330.

2. Affoler : rendre libre un mécanisme, d'où s'affoler qui signifie se dérégler, s'emballer et est utilisé en physique : affoler une boussole, d'où déboussolé ; affolant se dit de ce qui trouble beaucoup d'où par extension : excitant érotique ; pas très affolant renvoie à pas très passionnant et une affoleuse : femme qui cherche à susciter le désir. *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1998.

A mon grand étonnement j'apprends au décours de l'entretien que son enfant n'a pas encore quinze jours ! Rien dans les formes de son corps, dans son attitude, ne laissait penser qu'elle avait accouché si peu de temps auparavant.

L'enfant qu'elle a mis au monde est une petite fille. C'est au retour de la maternité à la maison, un à deux jours plus tard, qu'elle commence à pleurer sans pouvoir s'arrêter. « Comme si quelqu'un se tenait derrière moi avec un bâton », dira-t-elle. L'allaitement ne fonctionnant pas bien, l'enfant ne buvant pas facilement, elle l'a arrêté. Les repas sont des moments très tendus. Son bébé devrait boire davantage. « Elle n'a pas encore son rythme », me dit-elle et elle ajoute que, lorsque son enfant boit toutes les 4 heures c'est plus facile pour elle, « sinon ce n'est jamais assez bien, ça ne tombe jamais juste ». Elle dit son affolement, sa panique, rien n'est en place, elle se sent perdue et constamment débordée, se demande ce qui lui arrive et me demande de nommer son mal.

Dès ce premier entretien certains signifiants en jeu se font entendre : je ne *sais* pas comment, qu'est-ce que j'*ai* ? Pourquoi solliciter là, en ce moment particulier, le savoir de l'Autre ? Savoir qui devrait colmater la brèche devant laquelle elle est en arrêt, je pourrais même ajouter : « aux arrêts ». Savoir sur lequel elle espère pouvoir prendre appui afin de venir border ce qui paraît à ce moment-là pour elle, n'être que trou.

Si l'appel au savoir de l'Autre (lieu des signifiants) est requis là, de quel savoir s'agit-il ? Savoir de maître ? Savoir diagnostique et scientifique ? En tout cas elle semble coupée d'un accès au savoir-y-faire avec son enfant, coupée de cette part d'elle-même qui lui permettrait de s'occuper de son enfant, de prendre en charge ses besoins et ses demandes.

C'est un moment particulier, ce temps où une femme accouche, puis rentre de la maternité à la maison et se retrouve seule devant ce bébé qui (l') appelle, pleure, la confronte sans ménagement au *Che vuoi*.

Si j'écris femme, c'est que bien sûr elle est devenue mère de par la mise au monde de son enfant, mais elle n'est pas encore mère au monde de l'enfant. Nous pourrions dire que la fonction de mère, fonction maternelle n'est pas encore embrayée. Cette fonction n'est pas immédiate, pas instinctive. Elle nécessite une opération.

Che vuoi ? Que me veut-il ? Ce cri, cette adresse comment s'en constituer le lieu, le récipiendaire, le réceptionniste ? Pour Mme G., Cette adresse suscite de la panique, une réelle angoisse de ne pas savoir, se prolongeant par un sentiment d'impuissance envahissant. Ne pas savoir ? Ne pas avoir ? Confrontation radicale à ce qui manque, au $S(\mathbb{A})$, au signifiant du manque

dans l'Autre³. Cette angoisse la fait se retourner en quête d'autrui, comme pour chercher l'autorisation d'un ou d'une autre qui pourrait venir attester de ce qu'elle peut y aller, de ce qu'elle est (elle représente un lieu) et de ce qu'elle n'a pas (le savoir juste), la légitimant dans tous ces premiers faux pas, qu'elle ne peut traduire que comme des « faut-pas », l'inhibant dans sa réponse.

D'où sa requête à l'endroit supposé du savoir, adressée tant aux professionnels qu'à d'autres mères qui lui disent de faire « comme elle le sent ». Mais cette réponse ne la satisfait pas. Au contraire, cela l'inquiète encore d'avantage car elle ne parvient pas à sentir que faire et comment. La sage-femme auprès de qui elle tend cherche une réponse, un truc qui la soulagerait de cette angoisse liée à la non-adéquation de la réponse, perçoit son désarroi et m'adressera cette jeune femme pour pleurs inconsolables : elle ne trouve pas de répit à cette question lancinante, pas de repos non plus, l'enfant s'angoissant de son angoisse.

Que sa réponse à l'enfant ne soit pas la bonne, la juste, l'adéquante, en quoi cela provoque-t-il une telle angoisse ? C'est comme si elle ne savait que trop bien le leurre, le malentendu du rapport entre demande et réponse mais qu'elle ne pouvait ni négliger ni dépasser ce défaut⁴. Car c'est entre autre de cela qu'il s'agit. La réponse de la mère n'est pas une réponse savante. C'est une réponse qui se cherche, une réponse incertaine, une réponse pas sûre, pas déjà assurée, assurée de ce que même si elle rate l'objet de la demande elle ne sera pas disqualifiée, elle demeurera la mère de l'enfant, entamée comme sa propre mère, rejouant là la question de sa position pas-toute dans le savoir.

Mais si réponse il y a, c'est qu'elle suppose une demande. C'est bien cette demande, cette supposition d'une demande qui humanise le cri, qui apprivoise l'étrangeté de cet autre radical qu'est l'enfant, à sa naissance, pour la mère.

Dire « Au commencement était le verbe » est un coup de force qui arrache l'enfant au seul registre du besoin, transformant le cri en demande. Le

3. Nous pouvons reprendre ici la définition de la castration telle que l'écrit B. Vandermerch : « Elle relève d'une structure purement logique : c'est une présentation sous forme imaginaire du manque dans l'Autre (lieu des signifiants) d'un signifiant qui réponde de la valeur de cet Autre, « de ce trésor des signifiants », qui en garantisse la vérité. » *Dictionnaire de la psychanalyse*, R. Chemama et B. Vandermerch, Larousse, 1998, p. 291

4. Défaut qui vient de défaillir, dé-falloir. Cela renvoie d'une part à la faille et d'autre part à ce qu'il faudrait afin que la faille ne soit pas perceptible, que ce soit sans défaut. « Il faut » signifie au XIII^e siècle « il manque », et à partir du XV^e siècle « il est nécessaire ». Le passage d'un sens à l'autre équivaut au passage du constat du manque à l'obligation d'y parer. Passage qui se trouve inscrit dans la sémantique même de la langue.

mettre au monde agit ici dans la mise au monde des signifiants, il introduit le cri, en tant que béance pure, dans l'ordre du signifiant.

Elle réitère à ce moment-là l'expérience du manque, du mot qui rate la chose. C'est dire que cette opération implique un reste, ce qu'elle dit très bien quand elle souligne que cela ne tombe jamais juste.

Bien sûr qu'il n'y a pas de réponse adéquate, qu'elle n'a pas La réponse, comme on dit parfois de quelqu'un qu'il a réponse à tout ! Mais ce qui lui est demandé de par la place qu'elle occupe, du lieu Autre auquel elle est assignée de par sa fonction, c'est de répondre *de* ce lieu de l'Autre et non d'avoir la réponse juste, la réponse vraie. C'est là un premier noyau de confusion. La réponse vraie, bonne et juste participe de la connaissance, elle serait unique, vraie pour tous, égalitaire, sans engagement autre que celui de répondre à l'interpellation par une réponse exacte. Pour nous, analystes, la réponse vraie s'entend comme vérité du sujet, vérité qui est celle de son désir, vérité voilée, qui ne pourra qu'être mi-dite, cette vérité ne participe pas du déductible. Freud lui-même ne disait-il pas qu'une « bonne mère », une mère parfaite qui aurait la réponse juste, cela n'existe pas, que quoi qu'elle fasse, elle sera décevante et aura à être décevante mais ceci concerne un deuxième temps, celui où l'enfant cesse de s'illusionner quant à la place qu'il occupe dans son désir. Dans un premier temps l'enfant est celui qui « par le débordement de sa motricité »⁵ vient titiller le désir de sa mère, selon une expression chère à J. Bergès, et quand elle y consent, elle engage son désir dans cette disponibilité particulière et singulière à son enfant.⁶ Engagement de la mère, dont il serait heureux qu'il soit quelque peu délesté de ce moi-idéal⁷ qui empêche ses faits et gestes, c'est-à-dire qu'elle puisse supporter le fait de ses propres manques.

Comment font-elles les mères pour se débrouiller avec cette affaire ? Pour certaines, la pente livresque l'emporte. Ce sont des femmes qui savent tout, elles ont lu tous les manuels de puériculture, ce sont des prototypes

5. M. Bergès-Bounès, Que nous enseigne l'enfant sur la structuration du sujet ? Site Freud-Lacan.com, 14/01/2009.

6. J. Lacan évoque « la fonction de la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. » Note sur l'enfant, in *Autres Écrits*, Seuil, p. 373.

7. J'utilise volontiers la définition qu'en fait G. Pommier dans son livre *Les Corps angéliques de la postmodernité*, Calmann-Lévy, 2000 : « Le moi-idéal qui tire le sujet en arrière, c'est le corps parfait qu'il aurait dû être par amour, celui auquel le sujet est sommé de s'identifier par la demande maternelle. D'autre part l'idéal du moi qui tire en avant : c'est l'idéal paternel auquel il cherche à satisfaire au futur. Il s'identifie au père pour échapper à la demande maternelle ». p. 31-32.

de femmes-mères parfaites. Pour les autres, cela semble couler de source, comme le lait, elles n'ont pas l'air d'être troublées par ces débuts hésitants, par cette mise en route balbutiante. Alors, comment penser ce qui arrive, à cette femme, à Mme G. ? Et elle, comment pourra-t-elle se mettre à penser ce qui lui arrive ?

Le travail qu'opère la fonction maternelle est celui qui consiste à introduire l'enfant à la catégorie de l'Autre. Une mère ne le pourra que si elle-même y aura été introduite. Le prix de cette opération consistera pour elle à supporter, à se faire le support de la barre qui en ce lieu là marque l'Autre. C'est au lieu de son non-savoir qu'elle est sollicitée. Non pas qu'elle soit ignare, cette mère. Il ne s'agirait pas de penser qu'elle ne sache rien. Au contraire, mais c'est un savoir-y-faire avec ce qui nécessairement échappe, avec ce qui troue la symbolisation. Un savoir qui n'est pas sans rapport avec la castration, surtout celle de l'Autre, celle de ce premier Autre auquel pouvoir ou non s'identifier. Alors comment s'y fier à ce savoir-là ?

Si nous suivons ce fil, celui du rapport du savoir à la castration, nous pouvons nous rappeler que Lacan définit l'opération de la castration comme une opération symbolique opérée par un agent réel et qui concerne un objet imaginaire. L'opération de la castration autorise le savoir en indiquant une voie où la curiosité peut s'engager dans un désir noué à la loi. L'opération de la castration, en tant qu'elle règle les modalités de la jouissance est le support de la fonction maternelle qui autorise une mère à s'engager « corps et âme » dans les soins de l'enfant, un engagement où il ne s'agit pas de se perdre en l'autre, mais de représenter ce lieu Autre pour l'enfant en lui ouvrant ainsi le jeu des possibles. L'inhibition de certaines femmes devenues mères peut être liée à cet effroi devant une trop grande jouissance, une jouissance non bornée, non limitée. Qu'est-ce qui viendrait limiter cette jouissance de la mère, sinon le fait que l'enfant, s'il est investi phalliquement par elle, c'est quand même en tant qu'il n'est pas chose de la mère mais bien don au père pour constituer sa lignée.⁸ Pour chacune, cela dépendra du nouage singulier qui se sera opéré pour elle entre le désir et la loi, en d'autres mots comment ce sujet-mère « assume son désir comme assenti à la loi du Père et aux lois du langage »⁹. L'inhibition peut être entendue comme la traduction clinique du défaut de cette opération.

8. Aujourd'hui le discours social ne rappelle pas les mères à cet ordre-là, et le fait d'avoir introduit une législation qui laisse le choix à une mère de donner son nom ou celui de son compagnon est une des formes, parmi d'autres, qui met en évidence que c'est à la personne seule qu'incombe le devoir de penser et de se rappeler à l'ordre de ce que prescrit la jouissance phallique : une limite, un renoncement.

9. Tel que le note J-P. Hiltenbrand dans la définition du Nom-du-père in *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 283.

J. Bergès insistera sur le possible qui découle d'une supposition de savoir fait à l'enfant et donc de son inscription en tant que sujet autre, différencié d'elle, sujet d'une demande qu'il lui adresse.¹⁰ Mais dans la mesure « où le corps de l'enfant se différencie de celui de la mère, cela crée un décalage qui constitue un manque. C'est ce manque qui, au moment de la phase du miroir, n'est pas spécularisable. »¹¹ C'est un manque *réel*, celui que Lacan développera dans son enseignement sous la dénomination d'objet *a*. Dans un premier temps de son enseignement Lacan fera de l'objet *a* ce qui vient à la place de la Chose « et qui en emprunte parfois une part d'horreur. A l'exemple du placenta, c'est quelque chose de commun et à l'Autre et au sujet, valant pour tous les deux comme « semblant » dans une lignée dont le phallus est le point de perspective. Il devient ainsi l'objet phallique dans le fantasme qui rend le réel habitable. »¹² Restons quelques instants à ce premier temps de la formalisation de l'objet *a* même si nous savons que Lacan reprendra et développera par la suite dans son séminaire l'objet *a* comme objet cause de désir. Il distinguera l'objet *a* comme ce qui présentifie le manque à être du sujet par opposition à – phi, écriture de l'inconscient comme pensées manquant de sujet. Dans un troisième temps Lacan fera de l'objet *a* une lettre, la lettre en tant qu'elle se détache du signifiant, à entendre comme la part chue du symbolique dans le réel.

Ce premier temps de la formalisation de l'objet *a* indique bien, me semble-t-il, pourquoi, pour une mère, ce manque qui est constituant de son désir, sera *cause et nécessité* à investir cet enfant en tant qu'autre d'elle-même. Cause au coup de force transitive par lequel elle l'engage à s'identifier le discours qu'elle lui tient, « identification au moyen de laquelle la mère, par ses énoncés, oblige l'identification à se produire »¹³, identification symbolique par laquelle l'enfant est délogé de ne résider qu'au lieu de la « pure différence »¹⁴ et invité à venir habiter le lieu inconfortable et bancal, condition de sa subjectivité future. Cause, et nécessité car l'enfant en tant que réel, issu

10. Lire à ce propos non seulement les ouvrages de J. Bergès & G. Balbo : *Jeu des places de la mère et de l'enfant*, Erès 1998, *Psychose, autisme, et défaillance cognitive chez l'enfant*, Erès, 2001, *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*, Erès, 2005 mais aussi les articles de M. Bergès-Bounès, « L'enfant et le savoir », 8/1/2005, « Que nous enseigne l'enfant sur la structuration du sujet », 14/1/2009, Site de l'ALI : Freud-Lacan.com.

11. J. Bergès & G. Balbo, *Jeu des places de la mère et de l'enfant*, op. cit., p. 23.

12. B. Vandermersch, *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de R. Chemama et B. Vandermersch, Larousse, 1998, p. 292-293

13. J. Bergès, *Jeu des places de la mère et de l'enfant*, op. cit., p. 31.

14. Ch. Melman développe dans son séminaire de 2001 « *Introduction à la psychanalyse* le lieu de l'Autre comme étant le lieu de l'altérité, lieu de la pure différence, p. 140 ainsi que p. 143-144.

du lieu de l'Autre, lieu de la pure différence, elle ne pourra l'investir comme humain, qu'à partir d'une reconnaissance tant symbolique qu'imaginaire, opération qui nouera les trois registres. Si l'enfant demeure étranger au désir de la mère ou de son substitut, c'est sans demeure qu'il résidera au lieu de l'Autre. L'investissement de l'enfant par la mère c'est l'inscription de l'enfant dans le désir de la mère, c'est-à-dire que par cette inscription il perd sa dimension d'étranger pour devenir symbole de l'objet qui cause son désir. C'est parce qu'il y est en tant que symbole qu'elle pourra mesurer l'écart entre le symbole et l'objet réel comme tel.

N'est-ce pas entre autres cela qui peut garantir à une femme sur le seuil de sa position de mère que dans cet échange elle n'ira pas à sa perte ? Car c'est bien d'échange qu'il est question, de l'entrée de l'enfant dans l'échange symbolique, de comment l'enfant va *prendre* la perche que la mère lui tend, de comment elle va se *prendre* au jeu de sa fonction toute neuve, *prise* à son tour par la demande qu'elle anticipe chez l'enfant sous la forme interrogative de sa réponse : « Ah, mais qu'est-ce qu'il veut ce petit-là, cette petite-là, elle a encore soif ? Elle a faim ?... » Toute la dialectique entre la mère et l'enfant se joue sur le signifiant *prendre*.

Pour Mme G. l'enfant, son enfant, ici petite fille, ne prend pas, ni le sein, ni le biberon, ni ensuite les signifiants de son désir qu'elle ne peut lui adresser. Entre elle et sa fille, ça ne prend pas. D'où l'affolement.

La clinique du lien précoce entre la mère et l'enfant est pétrie du signifiant *prendre* et en maternité les premières questions concernent ce prendre : l'enfant a-t-il déjà re-pris du poids, l'enfant a-t-il bien pris le sein ou le biberon ? Qu'importe le contenant, c'est quand il prend que la mère est rassurée, ce qui importe pour elle à ce moment c'est que l'enfant prenne. On peut entendre qu'au-delà de la réassurance narcissique, une mère n'est pas sans savoir que c'est au jeu d'une prise dans l'humain qu'il s'agit, dans ce qui fonde le rapport à l'Autre, à savoir recevoir de l'Autre les signifiants qu'il lui adresse et les prendre à son compte. « Quand une mère dit à son enfant, à partir de ce qu'elle éprouve elle-même d'un cri, d'une attitude qu'il lui a adressés, « il a faim », sa phrase est symbolique parce qu'aucun référentiel ne peut en attester la certitude. »¹⁵ C'est donc à partir du réel de son éprouvé à elle et non à partir de sa certitude qu'elle intervient. Sa réponse n'est pas savante, elle anticipe la demande de l'enfant. Elle lui suppose de comprendre ce qu'elle lui adresse. Au sens étymologique du terme, de « prendre avec », et même de le prendre dans son corps. J. Bergès parlera d'incorporation, au sens où l'enfant « s'identifie le discours de la mère de façon active dans un

15. J. Bergès et G. Balbo, 1998, op. cit., p. 41

mouvement d'incorporation ».¹⁶

D'où lui vient, à cette mère, la possibilité de s'engager dans ce corps-à-corps avec l'enfant ? L'enfant qu'elle accueille et soigne dès la naissance n'est autre que son propre corps à elle. « Qu'une mère ne voie qu'un autre en son enfant, alors qu'elle n'aime en lui que son propre corps est heureux. Supposons une mère qui ne verrait rien de son propre corps en son enfant : il lui serait cette fois non plus symbolique, mais totalement autre, totalement réel. »¹⁷ Nous pouvons également ajouter que cette opération n'est pas immédiate. Il ne suffit pas d'un click sur une souris. La rencontre entre deux humains n'est pas le temps d'un click. Il faut du temps, du délai à l'enfant pour répondre. Le premier sourire du bébé, attendu par la mère « exprime le trait par lequel la mère, au lieu du grand Autre, est devenue radicalement autre, le tréautre »¹⁸. Ce délai est le temps nécessaire à l'enfant pour accepter l'autre et ce à partir du crédit que lui fait sa mère, nous rappelle Bergès. Temps nécessaire, durée qui suscite attente à partir d'une supposition. Ce sourire qui fait la joie et l'exclamation des parents confirme l'échange, mais sur fond de perte. Chacun y gagne un Autre mais à condition pour l'enfant d'entrer dans les signifiants de l'Autre et pour la mère d'assumer la perte réelle, effet de la mise au monde de son enfant.

Qu'est-ce qui introduit cette mère au savoir-y-faire avec l'enfant, à cette anticipation d'une demande qui déjà l'atteste comme telle ? Contrairement à l'idée d'une transmission maternelle qui se ferait telle que les emboîtements des poupées russes, ce savoir lui est autorisé par appui sur la fonction phallique. Cette autorité, cette légitimité elle le tient d'un autre, d'un Autre symbolique. Si au troisième temps de l'Œdipe la fille sait de quel côté elle devra se diriger pour trouver le phallus, si tel que l'écrivait Et. Oldenhove¹⁹, c'est le père qui féminise la fille, nous pouvons penser que c'est du côté du père qu'une femme devenant mère pourra prendre appui. Mais du père en tant qu'instance qui limite et qui permet. « Le meurtre du père, loin de permettre tout, ne permet pas tout, permet « pas tout », ouvre au pas tout, à la question de la féminité, à condition que ce meurtre du père soit de l'ordre d'une exclusion interne et non pas d'une exclusion externe. »²⁰ Cette formulation

16. Ibidem, p. 41

17. J. Bergès et G. Balbo, *Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant*, Erès 2001, p. 30.

18. J. Bergès et G. Balbo, 2001, op. cit., p. 10.

19. Et. Oldenhove, « Fonction paternelle et féminité » in *Transmission de la psychanalyse et institution*, Le Bulletin Freudien, 90/15, revue de l'Association Freudienne de Belgique, p. 91-112.

20. Et. Oldenhove, op. cit. p. 100.

« meurtre du père » est à entendre comme « effacement du père, effacement par le biais de son inscription, (...), seul le signifiant efface. »²¹

Si, comme le souligne Bergès, « le sujet se présente dans le grand Autre avec sa pulsion, mais qu'il n'y trouve pas le signifiant auquel s'ordonner, il a alors affaire puisqu'un signifiant manque qui en soit symbolique, à un trou. Celui-ci affecte la fonction dans ce qu'elle a de phallique, et du coup, elle laisse un fonctionnement fonctionner dans un débordement... »²²

Au seuil de sa position de mère, une femme se présente en tant que sujet, dans le grand Autre, avec sa pulsion. Il lui importe d'y trouver le signifiant auquel s'ordonner, auquel ordonner la fonction dont elle s'autorise. Ordonner la fonction maternelle au signifiant qui en soit symbolique importe, sans quoi le fonctionnement de l'enfant ne sera que débordement, et elle perpétuellement débordée.

C'est là que pour Mme G. quelque chose se trouve en arrêt. Un père déchu dans l'amour qu'elle lui portait, un père héros de sa jeunesse devenu alcoolique et invalidé dans les discours tenus à son propos. « Comme si quelqu'un se tenait derrière moi avec son bâton », phrase énigmatique qui renvoie comme dans la tragédie d'Hamlet à l'ombre de son père. Un père dont le décès ne fut que soulagement, le deuil étant en suspend.

Au bout de quelques semaines elle dira de son compagnon que « quand il rentre après le travail, il rend l'air plus respirable ». L'affolement du départ, pris au sens strict du terme : mécanisme rendu libre, peut être entendu comme ce qui de la fonction n'avait pu être vectorisé par le symbole, telle l'aiguille de la boussole qui ne se trouve plus aimantée. Investir symboliquement l'objet de son amour introduit de facto une disparité des places, et une temporalité marquée par la non-immédiateté. Investissement nécessaire qui permettra à son tour à l'enfant d'investir ce qui est en dehors de son moi. Nous savons combien aujourd'hui le discours ambiant n'est pas au crédit à long terme et au rendement symbolique, que c'est une satisfaction immédiate et si possible sans perte qui est prônée. La fonction maternelle est à contrecourant du discours ambiant, puisqu'elle suppose, à partir du réel de l'enfant, du sujet, de l'altérité et donc une perte de jouissance mutuelle.

« Dans un monde animé d'un discours pervers qui dénie la perte et le réel, la dépression, comme modalité clinique de défense contre la prise en compte de la perte, est une manifestation symptomatique qui résonne, au sens musical, de la logique du discours ambiant, alors qu'elle manque d'un

21. Et. Oldenhove, op. cit. p. 100.

22. J. Bergès et G. Balbo, *Jeu des places de la mère et de l'enfant*, op. cit. p. 85.

appui symbolique pour le dénoncer explicitement. »²³

Nous pourrions répondre à Mme G., à sa question du départ « Est-ce une dépression ? » que, s'il s'agit là d'une dépression, ce serait à entendre comme ce qui dans son désir est en panne.

23 J-M. Forget, La dépression à l'adolescence, in *Actualité de la psychanalyse chez l'enfant et l'adolescent*, sous la direction de M. Berges-Bounès, C. Ferron, J-M. Forget, Erès, 2006, p. 250.